

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

27-R

LE MONDE ILLUSTRÉ

9

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 418. — SAMEDI, 7 MAI 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA RÉCEPTION DE PIERRE LOTI A L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Pierre Loti et ses héroïnes

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 MAI 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les écrivains de toutes les littératures : le Dr Rodolphe Chevrier, par Jules Saint-Elme.—Poésie : Ne te cache plus, par J. G. Boissonneau t.—Nouvelle : C'était un rêve, par Emile Richebourg.—Galerie canadienne : L'honorable Alexander Mackenzie, ancien premier ministre du Canada, par J. St.-E.—Poésie : Vœux intéressés, par Collard.—Nos gravures, par J. St.-E.—Correspondance littéraire, par le révérend F.-X. Burque.—Acrostiche, par Chs.-A. Gauvreau.—Notes et faits.—Feuilletons : La belle ténébreuse, par Jules Mary.—Mlle de Kerven (suite).—Choses et autres.—Problèmes de Dames.

GRAVURES.—La réception de Pierre Loti à l'Académie française : Pierre Loti et ses héroïnes.—Portraits : M. Jules Mary ; Le Dr Rodolphe Chevrier ; L'hon. Alexander MacKenzie.—A travers le Canada : l'Otawa supérieur : vue du village de Rosemont.—La dynamite à Paris : Arrestation de l'anarchiste Ravachol.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi, le 7 MAI, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister, entré libre.

ENTRE-NOUS.

Montréal, 1ère semaine, An IX du Monde Illustré.



Les anciens faisaient commencer l'année d'une manière très fantaisiste, et chaque peuple ayant sa méthode, les relations commerciales auraient été des plus difficiles si le télégraphe, les chemins de fer et les téléphones avaient été connus alors, en supposant toutefois que messieurs les barbares

—des gens qui avaient des idées spéciales—n'aient pas donné quelques légers coups de sabres aux fils électriques et beaucoup de coups de pioche sur la voie ferrée.

Certains pays avaient adopté la date du solstice

d'été, d'autres le premier mars, puis le premier janvier, le jour de Pâques, le jour de l'équinoxe d'automne, etc., etc.

Enfin, depuis la réforme grégorienne (sauf de 1792 à 1805, en France), la plupart des peuples civilisés ont accordé au premier janvier l'honneur d'ouvrir l'année.

Pourquoi cette date plutôt qu'une autre ? Nul ne peut donner de bonne raison, indiscutable, à l'appui de cet acte de pure convention.

LE MONDE ILLUSTRÉ, dans sa sagesse, a décidé après mûre réflexion, que ses numéros, ses années, devaient être comptés à partir du mois de mai, et il a eu parfaitement raison.

Le mois de Marie n'est-il pas, en effet, pour nous, le véritable premier mois de l'année ! le mois du départ des dernières neiges, de l'arrivée des premières feuilles, de l'apparition des premiers bateaux à vapeur, le mois où tout renaît, où le pauvre commence à avoir chaud et où les punaises émigrent à la faveur des déménagements ?

* * 52 x 8 = 416, c'est pourquoi le numéro 418 (car il faut compter avec l'apport des années bissextiles) que vous voyez sur la première feuille de notre journal signifie que nous entrons dans l'an IX du MONDE ILLUSTRÉ, comme je l'ai dit en commençant.

Que va nous apporter cet an IX, tout neuf ? Des abonnés nouveaux, des collaborateurs intelligents, des poètes avec des idées (rara avis !), des primes pour tout le monde et une réputation universelle.

Enfin, nous verrons !

* * Je me suis laissé dire qu'il fallait quatre choses pour rendre un Irlandais heureux : une harpe, un brin de trèfle, un verre de gin et... une Irlandaise, et je ne l'en blâme pas.

Horace, lui, divisait le bonheur en trois parties : un bon livre, du vieux vin, une jeune femme.

Horace n'était pas sot non plus, mais le rêve de Pat est souvent plus difficile à réaliser que celui du poète.

Le verre de gin, l'Irlandaise aux yeux ardents et le trèfle peuvent se trouver, mais la harpe devient de plus en plus rare, depuis que le piano a envahi le monde.

La femme et la liqueur sont excellentes, mais le trèfle et la harpe représentent toute une histoire, une grande histoire, héroïque, ils sont les emblèmes de la Patrie.

Or voici ce qu'il advint l'autre jour à propos de l'instrument des bardes de la verte Erin :

* * X..., employé où vous voudrez, est marié, il a pour propriétaire un brave Irlandais, et fait ses trois repas par jour, comme la plupart de nos contemporains.

Lundi dernier, en dînant, Mme X... lui dit : —La débacle est arrivée, les vapeurs font le service de Montréal à Longueuil, le pont de glace de Québec est parti, voici le moment d'enlever les doubles fenêtres. Quand te mets-tu à l'ouvrage ?

—Jamais. Je travaille, tous les mois je te re mets mon traitement intact, ne m'en demande pas davantage. Arrange-toi comme tu voudras.

Une heure sonne, X... retourne au bureau et revient chez lui à cinq heures, étonné de constater que la corvée dont il était menacé n'avait plus de raison d'être.

—Tiens, tu as donc fait enlever les doubles fenêtres ?

—Oui, c'est le propriétaire lui-même qui a fait l'ouvrage.

Notez que le propriétaire en question est un homme qui a une dizaine de mille piastres à digérer par an.

Voici ce qui s'était passé.

Après le départ de X..., M. Pat était arrivé pour demander si l'immeuble avait besoin de réparations, s'il ne fallait pas faire repeindre ou blanchir, etc., etc.

On causait donc de la maison quand M. Pat aperçut dans un coin du salon, une harpe, une véritable harpe, et tout aussitôt sa physionomie

changea, un sourire s'esquissa sur ses lèvres, ses yeux brillèrent...

—Quoi ! Mme X... vous avez une harpe ; en savez-vous jouer ?

—Mais oui, monsieur, c'est mon instrument favori et je connais même de très jolis airs irlandais.

—Des airs irlandais ! une harpe ! Oh, madame, de grâce jouez donc, faites-moi entendre un de ces airs du pays lointain.

—Eh bien ! oui, mais à une condition.

—J'y souscris d'avance.

—C'est que vous fassiez enlever mes doubles fenêtres.

—Oh madame ! je vais les enlever moi-même. Une harpe !...

Et le voilà si bien à l'œuvre, qu'en dix minutes tout fut terminé, et M. Pat revint au salon se plonger dans un fauteuil, bien pelotonné, comme vous-même, quand vous savez que vous allez entendre dire, chanter ou jouer une belle page.

Ce que Mme X... joua, je ne le sais plus bien ; c'était peut-être : *The meeting of the waters*, de Moore ; *The wearing of the green* ; *The dear little Shamrock*, ou bien encore des variations sur *St. Patrick's Day* ou *God save Ireland*, mais ce que je n'ignore pas c'est le succès de l'artiste dans son auditoire, bien qu'il fut restreint à l'extrême limite du possible.

Que de souvenirs ces notes joyeuses, émouvantes, tristes parfois, éveillent dans le cerveau de ce brave homme, qui revit passer sa jeunesse en même temps que l'histoire de son pays !

Ce fut un moment délicieux pour lui, un de ces instants de bonheur vrai que l'on n'oublie pas et, quand la harpe cessa de vibrer, une larme roulait dans les yeux de l'Irlandais.

Je ne sais ce que vous pensez de cette petite anecdote, mais je voudrais avoir la plume d'Alexandre Dumas, ce merveilleux conteur, pour en rendre tout le charme et l'exquise saveur, car il me semble qu'il y a quelque chose de profondément touchant dans cette manifestation simple et naïve de l'amour de la terre natale.

* * L'amour de la patrie se traduit de diverses manières, et parfois un seul mot, un incident, une fleur, suffit pour prouver que l'on garde toujours au cœur le souvenir de la patrie.

J'ai lu quelque part, je ne sais où, qu'un voyageur rencontra un jour, loin, bien loin, en Sibérie, un pauvre diable de Juif polonais, aux cheveux blancs, exilé depuis cinquante ans.

Je ne raconté que de mémoire.

Ils se mirent à causer et, apprenant que l'étranger avait vécu en Pologne, le malheureux forçat politique l'interrompt brusquement :

—Alors, vous connaissez la Pologne ?

—Mais oui, parfaitement, avez-vous quelques renseignements à me demander ; n'auriez-vous pas encore des parents ?

—Peut-être, mais je suis parti ou plutôt on m'a enlevé à quinze ans et c'est à peine si je me souviens de ceux que j'ai laissés là-bas ; cependant... (et il hésitait en parlant ainsi)... il y a quelque chose que je voudrais bien savoir...

—Quoi ?

—En Pologne, y a-t-il encore, avez-vous vu des petites fleurs rouges ?

—Des fleurs rouges, il y en a beaucoup, lesquelles ?

—Ah ! voilà, c'est le nom qui m'échappe. Savez-vous dessiner ?

—Oui.

Et il dessina un œillet rouge.

—Non, dit le pauvre Juif, ce n'est pas cela.

Et les dessins se succédèrent, car le voyageur s'était piqué au jeu et voulait savoir quelle était cette fleur à laquelle s'intéressait tant l'exilé et qui semblait résumer pour lui son enfance, sa famille et son pays.

Ce n'était jamais cela.

—Non, voyez-vous, c'étaient dans ce temps-là des fleurs rouges qui poussaient sur des tiges grimpanes... peut être les Russes les ont-ils fait disparaître...

Le travail continue, l'un dessinant, l'autre ex-

pliquant du moins mal qu'il le pouvait la forme de la fleur dont le souvenir le fascinait.

Enfin, une exclamation, un cri sauvage, quelque chose comme un hurlement de joie s'échappa de la poitrine du Juif, en voyant le dernier croquis.

—C'est cela, c'est bien la fleur de Pologne !!! Mon Dieu ! que c'est donc beau ! Il y en a donc encore de ces fleurs là ?

—Mais, ce sont des haricots ! de simples haricots !! On en voit partout.

—Partout ? peut-être ; mais moi, je n'en ai pas vu depuis plus de cinquante ans . . .

Et le malheureux s'en alla regagner son grabat emportant sur son cœur le dessin de la petite fleur de la Pologne.

* * Oui, l'amour de la patrie se manifeste sous bien des formes.

Il y a quelques jours le télégraphe nous apprenait avec force commentaires que deux petits Français, deux enfants, avaient été arrêtés à la frontière franco-prussienne par les Allemands.

Le crime dont ils sont accusés n'est pourtant pas bien grand, bien qu'ils puissent être gravement punis par les tribunaux teutons.

Les deux bambins s'en revenaient de l'école où on leur apprend à aimer leur pays et la langue de leurs pères quand, en passant près de la frontière, l'un d'eux s'avisait d'écrire à la craie sur le poteau indicateur :

—Vive la France ! A bas la Prusse !

Des gendarmes français se seraient contentés d'effacer une inscription de genre contraire si elle avait été faite par des bambins allemands, mais les reîtres teutons ne sont pas aussi intelligents et, c'est avec rudesse et sauvagerie qu'ils se ruèrent sur les enfants patriotes.

On les a conduits en prison ; ils sont peut-être condamnés à l'heure où j'écris, mais quelle belle haine ils vont couvrir jusqu'à l'heure où ils pourront se venger !

* * On parle toujours du dévouement des mères pour leurs petits et de l'insouciance cruelle des pères et maris.

Je sais bien qu'il existe malheureusement aussi de mauvaises mères, mais un journal d'Europe, le *Chasseur français*, vient de publier un article sur un petit poisson, le *Gobius minutus*, qui réhabilite un peu l'espèce maritale :

« Avant de songer au mariage, le *Gobius minutus* commence par se créer une position, c'est-à-dire qu'il se construit un petit nid destiné à abriter celle qu'il aura choisie. Il s'introduit alors sous des coquilles de *cardium* ou de *clovisse*. Lorsqu'il en a trouvé une à sa guise, il la retourne prestement d'un coup de tête et la recouvre de sable, en agitant vivement ses nageoires pectorales et ne se laissant qu'une petite ouverture par laquelle il passe la tête. Alors il se met en quête d'une compagne. Dès qu'il a fixé son choix sur l'une des mille et une jeunes *Gobius* qui l'entourent, il l'invite, en nageant autour d'elle avec grâce, à gagner avec lui la coquille qui va devenir leur domicile conjugal. Lorsque cette offre est agréée il passe dans son habitation par le petit trou dont nous venons de parler et y fait passer sa compagne. Une fois installés, on les voit de temps en temps à la petite ouverture regarder, comme par une fenêtre, ce qui se passe à l'extérieur de leur nid. Mais qu'un voisin essaye de déranger leur tête-à-tête ; le maître du logis se précipite sur l'intrus et engage un combat dont il ne sort pas toujours sans blessure.

Hélas ! tout ce noble dévouement, toutes ces attentions, toute cette sollicitude seront payés de la plus noire ingratitude ; une fois la ponte terminée, l'épousée quitte le domicile conjugal pour n'y plus rentrer, et va chercher un autre compagnon qu'elle quittera avec la même désinvolture. Quant au père délaissé, il ne cherche pas à remplacer la fugitive, mais reste chez lui à veiller sur les œufs qui vont éclore, et à les protéger contre la voracité des crevettes.

Sa dernière découverte est celle-ci : Plus les naissances excèdent les décès, plus la population diminue ; ou, en d'autres termes, la diminution de la population est en raison directe de l'excédent des naissances sur les décès.

Preuve : le dernier recensement du Canada !

* * Un mot de vieille fille :

Elle est sur le point de se marier avec un jeune homme et l'une de ses amies, prévoyant ce qui arrivera, lui dit :

— Tu veux donc te marier ? Réfléchis, prends garde, tu le regretteras.

— Eh bien, soit ; j'aime mieux le regretter que de continuer à le désirer toute ma vie !

Le Monde Illustré

Les écrivains de toutes les littératures

LE DR R. CHEVRIER, LITTÉRATEUR, POÈTE CANADIEN



QUAND nous avons commencé à publier la présente série de portraits des littérateurs de tous pays et idiômes, que nos lecteurs connaissent et savent justement apprécier, nous n'avons pas promis que nous pousserions les scrupules de modestie et de discrétion jusqu'à en exclure absolument les écrivains canadiens et contemporains.

Aujourd'hui, il nous est bien agréable de n'avoir pris aucun tel engagement, l'occasion se présentant favorable de rendre un peu justice à une fine plume canadienne-française, tenue par un jeune mais déjà brillant écrivain. LE MONDE ILLUSTRÉ a déjà mentionné, à plus d'une reprise, le nom du Dr R. Chevrier, d'Ottawa, un de ses collaborateurs les plus aimés ; maintenant, il est fier de lui décerner les honneurs de sa galerie littéraire.

M. Rodolphe Chevrier est né à Ottawa, capitale fédérale du Canada, où il réside encore, le 5 avril 1868 : il est, comme on voit, l'un des tout jeunes dans la phalange littéraire canadienne-française. Après ses études classiques commencées au collège Bourget, à Rigaud, et terminées à l'université catholique d'Ottawa, il opta pour la profession médicale et fut inscrit sur le rôle de la Faculté, à l'université Laval de Montréal, au mois d'octobre 1886.

En juin 1890, au sortir d'une maladie cruelle qui faillit le ravir aux lettres et à la science, il n'en passa pas moins des examens brillants qui lui valurent un diplôme de docteur médecin, avec haute distinction.

A l'automne de la même année, il s'embarquait pour Paris, afin d'y parfaire ses études médicales, et d'y approfondir, sous la direction des maîtres, les secrets de l'une des branches spéciales de cette vaste science.

Il passa là plus d'un an, s'éclairant avec délices à "ce foyer de toutes lumières" comme il nomme Paris quelque part dans ses jolis vers, absorbé dans un travail sérieux dont le résultat pratique fut de lui ouvrir bientôt les portes de la "Société Obstétricale et Gynécologique de Paris," dont il fut élu membre à l'unanimité. C'est assez dire la spécialité dont il avait fait choix et les succès qui couronnaient ses efforts soutenus.

Depuis son retour au pays, le docteur Chevrier a vu consacrer une fois de plus sa science médicale par les diplômes qu'il vient d'obtenir à Kingston pour l'exercice de sa profession dans la province d'Ontario. Ses aptitudes professionnelles, sur preuves aussi démonstratives, demeurent hors de conteste.

Parlons plutôt du littérateur. Rien comme la profession médicale, a-t-on dit, pour tarir le sentiment poétique. M. Chevrier, médecin, et médecin

conscientieux, est resté néanmoins, un idéaliste : littérateur et poète.

Etant en Europe, et après avoir dûment suivi ses cours de médecine, si absorbants, il trouvait des loisirs pour visiter la France, l'Angleterre et la Suisse. De ces divers pays, il a adressé aux revues et journaux canadiens, notamment, au *Canada*, d'Ottawa, au *Gleaner*, de Lévis, et au *MONDE ILLUSTRÉ*, de Montréal, des lettres de voyage qui suffiraient à lui édifier une réputation vraie de littérateur. On y remarque la note personnelle, chaude et sincère, qui suscite l'admiration et force la sympathie. Dans ces pages de prose délicieuse, le talent du poète brillait surtout par la délicatesse du sentiment, d'une part, et d'autre part par la richesse des périodes descriptives. Nous nous en remettons sans crainte au jugement des nombreux lecteurs qu'il a charmés, ceux du *MONDE ILLUSTRÉ* spécialement.

Mais la poésie, le vers sonore et charmeur, qu'il cisele à sa guise, voilà où M. le Dr Chevrier est doublement littérateur ; il trouve là son élément le plus personnel et véritable.

La récente traversée de la mer grande lui a inspiré bien des belles rimes, même de larges envolées poétiques que son prochain volume : "Tendres choses" va bientôt nous révéler ; mais il a commencé bien jeune à être un galant de la muse, parmi les plus assidus. Il y a bien sept ou huit années passées déjà que nos journaux et revues ont commencé d'être émaillés de ses jolies pièces aimablement charmeuses. C'est, avec ses "rimes de traversée," le dessus du panier, tel que trié par un judicieux poète, de tous ces essais dont bon nombre sont des succès, que nous retrouverons, liés en une gerbe riche et magnifique, sous les feuillets attendus de ses "Tendres choses."

Faut-il redire au lecteur les beautés qu'il peut s'attendre à y rencontrer ? Je crois la tâche superflue, car les fidèles du *MONDE ILLUSTRÉ* connaissent assez la maîtresse façon d'écrire du Dr Chevrier pour deviner quels enchantements leur réserve ce recueil de ses poésies, qu'ils ont hâte de déguster. Pas un qui ait oublié ce tour de vers insinuant qui vous ravit, lectrices, cette régénération si juste des termes, cette dignité, cette hauteur même de pensée, cette opulente variété de style qui vous étonnent, lecteurs, et vous empoignent.

Pour me résumer, je dirai à tous : lisez "Tendres choses" dès qu'elles auront paru, et vous verrez revivre pour vous tous ces enivremments. Vous jouirez encore de bons quarts d'heures, en compagnie d'un poète favori.

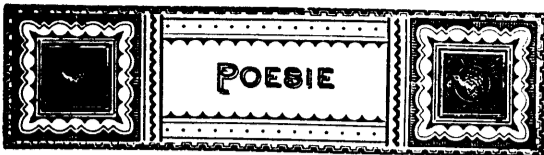
Si j'avais à dire les traits principaux du caractère du Dr Chevrier, lui vivant et mon ami, je serais peut-être empêché de le faire bien justement. Mais puisqu'il est reconnu que dix lignes d'un auteur suffisent pour le glorifier . . . ou pour le faire pendre—j'ai justement sous la main de quoi commettre une légère indiscretion et révéler mon héros. Il va dire lui-même à mes lecteurs, comme il me l'écrivait un jour, ce qu'il est et ce qu'il veut. Tout l'homme est là : le savant et le littérateur, le poète et le praticien. Il dit :

"Canadien de la province d'Ontario, né en plein sol anglais, je tiens avant tout à faire honneur à ma nationalité et à la représenter dignement partout où je vais. Dans Ontario, nos hommes marquants (j'entends les Canadiens-Français), sont tous importés des provinces sœurs—ou à peu près—Excellentes importations, je l'admets, mais dans ce groupe important de Canadiens-Français qui ont grandi dans cette province anglaise, il doit se trouver quelques notoriétés, quelques talents *indigènes*. Et nous, nous avons à cœur de produire autant que possible quelque chose de notre crû, qui ne sente pas l'exotisme. C'est là mon but. C'est de l'amour-propre qui tient beaucoup du patriotisme."

A cela, je n'ai rien à ajouter, sauf ce que je connais personnellement : que M. le Dr Chevrier, capable de concevoir d'aussi nobles ambitions, a tout ce qu'il faut aussi pour les réaliser : talent, énergie, persévérance et foi.

Julius Saint-Eusebe

* * La statistique est une belle science.



NE TE FACHE PLUS !

A MADEMOISELLE A...

Ne te fâche plus, ma chérie,
Tu sèmes le deuil sur nos jours,
Et de notre âme endolorie
Vont s'envoler tous nos amours.

Oh ! vienne ta douce prune,
Quand elle brille de bonheur,
Jeter du jour, vive étincelle,
Dans tous les recoins de mon cœur...

Mais sur ton front si la colère
Laisse tomber son voile noir,
Je veux fuir ton regard sévère,
Qui loin de moi chasse l'espoir...

Que la bonté, faveur divine,
Toujours charme de ses bienfaits
Ton cœur, où mon âme chagrine
Va déposer tous ses regrets

Ne te fâche plus, ma chérie,
Tu sèmes le deuil sur nos jours,
Et de notre âme endolorie
Vont s'envoler tous nos amours.

J. G. Bissinault



C'ÉTAIT UN RÊVE

I

nette Pitois, la mère Annette comme on l'appelle, a eu ses soixante et cinq ans cette année, à la Mi-Carême.

Je l'ai connue dans le temps où elle était servante chez Mme Blanchard, la grosse épicière de la petite ville de Bourmont. Annette était alors une

grande et forte fille de vingt-huit ans, brune, jolie, courageuse, active et honnête comme pas une. De plus elle avait un excellent cœur, trop bon, même.

Annette était sans famille, seule au monde ; la charité de ceux-ci et de ceux-là l'avait élevée ; elle avait appris à lire un peu et à signer son nom avec le vieux curé qui lui avait fait sa première communion ; les souffrances, les rebuffades des uns et des autres, la faim, la soif, les privations de toutes sortes, les larmes avaient fait son éducation. Elle était restée bonne quand même. Ne pouvant être que reconnaissante, elle donnait son affection et se dévouait à ceux qui lui faisaient un peu de bien.

Elle grandit, devint forte, put travailler et gagner sa vie. Alors elle éprouva vivement la satisfaction de ne plus être à charge à personne.

Ses gages chez l'épicière n'étaient pas gros : quinze francs par mois—les domestiques de ce temps-là n'étaient pas exigeants comme ceux d'aujourd'hui, — mais elle était logée et nourrie, et Mme Blanchard qui l'aimait beaucoup, lui faisait cadeau de quelques vieilles robes, vieux fichus, etc. Grâce à cela, sachant tout utiliser, Annette faisait des économies, mettait de l'argent de côté et se trouvait parfaitement heureuse.

Mais, un jour, un méchant diabolin la mordit au cœur : elle se mit à aimer. Jacques Pitois proposait le mariage, et puis c'était un si beau garçon !

L'aimait-il, lui ? Peut-être. Mais le gars savait que la servante avait des économies.

Quand Mme Blanchard apprit que sa servante allait se marier, elle ne fut pas contente, mais pas contente du tout.

— Mais tu es donc folle, ma pauvre Annette, dit-elle, quoi, tu te lasses d'être heureuse ! Tu veux retomber dans la peine et la misère que tu as connues autrefois ! Ah ! tu verras si c'est bon de manger de la vache enragée ! Pitois est un bon homme de journée, il sait travailler et il n'a qu'à se présenter, n'importe où, pour qu'on le prenne ; malheureusement, trop souvent, il a peur de l'ouvrage. Avec cela, il aime à jouer, à boire et il laisse tout ce qu'il gagne dans les cabarets. Mais tu le veux, il n'y a rien à te dire. Ma pauvre Annette, Pitois ne te rendra pas heureuse ; tu changes ton paradis pour un enfer !

Annette ne tint pas compte des avertissements qui lui étaient donnés. Elle savait bien que Pitois avait des défauts, qu'il restait de longues heures au cabaret, les cartes à la main ; mais elle se disait que, quand elle serait sa femme, il changerait. Et puis, ayant toujours été chez les autres, elle désirait ardemment être chez elle, avoir son petit ménage. Et puis, et puis, elle aimait Pitois.

Celui-ci n'avait pas un sou. Annette dut tout acheter. Un mois après le mariage, il ne restait plus rien des économies de la servante.

II

Tout alla assez bien dans les premiers temps, qu'on appelle la lune de miel. Annette allait en journée et gagnait un peu. Mais hélas ! Pitois n'avait pas été changé par le mariage, pas plus que par l'affection que lui témoignait sa femme et les bons conseils qu'elle lui donnait. Il était bientôt retombé dans ses habitudes de fainéantise et d'intempérance.

Au bout de dix-huit mois, elle mit au monde un enfant, un petit garçon. Un enfant ne coûte pas beaucoup à nourrir ; mais il y a les soins à lui donner, il retient sa mère près de lui. Pitois, ne comprenant pas mieux ses devoirs de père que ses devoirs d'époux, et Annette ne pouvant plus aller en journée comme avant, il y eut des jours de misère noire. La mère et l'enfant auraient pu mourir de faim, si Mme Blanchard et d'autres personnes charitables n'étaient pas venues au secours de la pauvre Annette.

Dix années s'écoulèrent ; dix années de souffrances, de tortures, au bout desquelles Annette donna le jour à un second fils, qu'on appela André. Jules, l'aîné, nature ingrate, tenait de son père : gourmand, paresseux, sournois, querelleur, méchant, il promettait déjà d'être un parfait mauvais sujet. La pauvre Annette n'y pouvait rien.

Toute la tendresse dont son cœur était plein, elle la donna au dernier né, il était sa consolation ; elle se trouva moins malheureuse. André, heureusement n'était pas né avec les mauvais instincts de son frère ; dès qu'il put voir, comprendre, sentir, il vénéra, il adora sa mère. Il semblait qu'il voulût lui faire oublier tout ce qu'elle avait souffert. Jeune encore, il la soulageait autant qu'il pouvait, lui rendant mille petits services.

A l'école du village, André, intelligent et studieux, devint un élève remarquable, toujours à la première place.

— Si vous étiez riche, si vous pouviez le pousser, il irait loin le petit André, disait l'instituteur à Annette. Mais Annette était pauvre, très pauvre, et, comme par le passé, se tuait au travail.

Dès qu'il eut fait sa première communion, André commença à travailler ; il allait en journée, comme sa mère, et, religieusement, sans en rien distraire, il apportait son gain à la maison où le pain ne manquait plus aussi souvent ; il y eut même, quelques années plus tard, une aisance relative.

Mais les vingt ans d'André sonnèrent. Il tira au sort, passa devant le conseil de révision, et fut appelé à servir son pays pendant cinq ans.

La mère Annette versa des torrents de larmes. Elle avait plus de soixante ans et ne pouvait plus

guère travailler, André était son soutien ; en le perdant, elle perdait tout.

En partant, André pleura aussi. Oh ! pas parce qu'il allait être soldat ! Mais il se demandait ce qu'allait devenir, sans lui, sa pauvre vieille mère. Jacques Pitois était mort deux ans auparavant, tué par la débauche, et la veuve ne pouvait pas compter sur son fils aîné, un fainéant, un ivrogne, un mange-tout comme son père.

III

Le jeune soldat écrivait souvent à sa mère, qui lui faisait répondre par le maître d'école. Au bout de six mois, André avait été nommé caporal, et, un an après, il était sergent.

Un jour, la mère reçut une lettre d'André, datée de Toulon. Le jeune sous-officier annonçait qu'il était à la veille de s'embarquer pour le Tonkin.

Depuis, Annette n'eut plus aucune nouvelle de son cher André.

Dans le village, on parlait des Pavillons-Noirs, des Chinois, des Tonkinois, des Annamites, de toutes sortes de bandits, pillards et assassins et, en exagérant beaucoup, de tueries et de massacres effroyables. Annette était constamment dans des inquiétudes, des angoisses mortelles. Elle voyait son fils sanglant, percé de coups et jeté, avec des centaines d'autres, dans un grand trou, le lendemain d'un massacre.

Aux tourments de tous les instants, se joignait la douleur profonde que lui causait la déplorable et scandaleuse conduite de son fils aîné.

Pendant on apprit que la paix était faite avec les Chinois et que nos braves soldats, qui s'étaient battu au Tonkin comme des héros, allaient rentrer en France. On disait que tous seraient à Paris le 14 juillet, jour de la fête nationale.

La mère Annette pleura plus peut-être qu'elle n'avait déjà pleuré ; elle n'avait pas reçu une lettre d'André, donc André n'était point parmi ceux qui revenaient, André était mort !

La pauvre mère passa la journée du 14 juillet à se lamenter, à gémir.

Le soir, très tard, son fils vint la trouver. Elle ne l'avait pas vu depuis quinze jours. Le vaurien était ivre. Il avait appris que sa mère, à l'occasion de la fête, avait reçu dix francs de la municipalité, et il venait pour les lui prendre. La vieille voulut l'empêcher de fouiller dans l'armoire ; alors, furieux, le monstre porta à sa mère plusieurs coups au visage et en pleine poitrine. Et, quand il eut mis les mains sur les deux pièces de cinq francs, il s'esquiva.

La malheureuse mère passa toute la nuit assise sur une chaise, en proie au plus violent désespoir et pensant à aller se jeter dans la rivière. En même temps, elle s'enfonçait dans le passé et se rappelait toutes les amertumes, toutes les désolations de sa misérable existence.

IV

Il fait jour depuis longtemps. Tout-à-coup, la porte de la chaumière s'ouvre, et la vieille Annette voit entrer Porcherot, le vieux facteur rural, qui fut autrefois un soldat d'Afrique. Porcherot a l'air triste, de grosses larmes roulent dans ses yeux. Il sort de sa boîte une lettre qui se trouve dans une grande enveloppe, et, silencieusement, d'une main tremblante, il tend le pli à la vieille.

La grande enveloppe blanche est bordée de noir, cachetée de cire noire, et, dans un coin, imprimés sur le blanc, Annette lit ces mots : Ministère de la guerre. Elle a compris, deviné ; elle pousse un cri perçant.

Le vieux facteur tient sa tête baissée, car il a deviné aussi lui, et il pleure.

Cependant la pauvre vieille mère brise le cachet, déplie la lettre et lit. On lui annonce que le sergent André Pitois a été tué au Tonkin.

Cette fois, plus d'espoir, tout est fini ; elle ne verra plus son fils bien-aimé, son unique enfant ; car l'autre...

Ce que la malheureuse mère éprouva ne saurait se décrire ; elle était sans mouvement, comme paralysée, et avait dans la gorge quelque chose qui l'étranglait.

Le vieux facteur avait disparu. Soudain, au dehors, de grandes clameurs se font entendre ; ce sont des acclamations joyeuses, des cris d'allégresse. Ce grand bruit, qui se fait, c'est devant sa chaumière. Mais pourquoi ces cris ? Elle tourne vivement la tête du côté de la porte qui vient de s'ouvrir.

Un homme entre ; il a l'épée au côté ; sur l'épaule droite l'épaulette et sur la poitrine la croix d'honneur.

Eperdue, la mère Annette fait quelques pas en avant, recule, puis s'avance de nouveau. Les yeux fixés sur le bel officier, elle se sent remuée dans tout son être ; il lui semble que ce visage bronzé par le soleil ne lui est pas inconnu.

Je crois bien qu'il ne lui est pas inconnu ! C'est André !

—Ma mère ! ma mère ! s'écrie le jeune homme, les bras ouverts.

La vieille mère n'a que le temps de pousser un cri ; elle est dans les bras de son fils, qui la serre contre son cœur et la mange de baisers.

Elle n'en peut croire ses yeux et ses oreilles, car tout à l'heure... la lettre, Porcherot... Mais vainement son regard cherche la lettre encadrée de noir. Quant au vieux facteur, il y a plus de dix ans que, mis à la retraite, il n'apporte plus de lettres dans sa commune.

A son tour, la mère étreint fiévreusement son fils et s'écrie :

—Ah ! je dormais, et... c'était un rêve !

EMILE RICHEBOURG.



L'HON. ALEXANDER MACKENZIE, ANCIEN PREMIER MINISTRE DU CANADA



Le Canada politique vient de faire une grande perte ; la nation canadienne tout entière n'a pas encore versé ses dernières larmes sur une tombe fraîchement recouverte, la tombe de l'un des plus distingués hommes d'état qu'elle ait produits. Comme au mois de juin de l'an passé lorsque l'illustre sir John Macdonald mourut soudain, le décès, déjà depuis longtemps attendu, de son vieil adversaire et digne rival, l'hon. Alexander Mackenzie, n'a suscité partout que des regrets sincères ; adversaires politiques autant qu'amis, au moins, ont payé à sa mémoire un tribut d'hommages justement mérités. Ce vieux lutteur de l'arène qui tombe "sans peur et sans reproche", après quarante ans de vie publique, dans divers postes de la plus haute confiance : premier ministre, chef d'opposition, etc, est un beau modèle à proposer aux Canadiens de l'avenir.

LE MONDE ILLUSTRÉ place avec joie et honneur cette noble et franche figure dans sa galerie nationale canadienne, et donne ci-contre quelques succinctes notes sur cette existence fort bien remplie.

M. Mackenzie était un homme de bien dans toute la force du mot, inflexible et intransigeant sur la question des principes, il n'a jamais voulu dévier de la ligne droite. Il ne connaissait pas d'autre règle que celle que lui dictaient sa conscience droite et son jugement sûr.

Alexander Mackenzie naquit en Ecosse, le 28 janvier 1822.

Il puisa de bonne heure les principes du libéralisme écossais auquel il est resté fidèle pendant toute la durée de sa carrière. Il avait la vocation de la politique et, dès ses jeunes années, il s'intéressait beaucoup aux luttes de sa contrée natale.

En 1836, il eut le malheur de perdre son père. Abandonné à ses propres ressources, il se fit maçon et pratiqua ce métier avec constance et habileté.

C'est en 1842 qu'il vint se fixer à Kingston. Il était âgé de vingt ans.

Malgré sa jeunesse, il se jeta activement dans la lutte que soutenait alors le parti réformiste contre le gouvernement de lord Metcalfe. Les premiers efforts politiques de M. Mackenzie furent son opposition au maintien du collège de Kingston, aux réserves du clergé et à tout ce qui était de nature à créer dans l'Etat des castes privilégiées. Plus tard, il fut, avec son ami George Brown, l'un des adversaires les plus redoutables du ministère Hincks-Morin.

En 1852, M. Mackenzie fit son apparition dans le journalisme. Les réformistes de Lambton, éprouvant le besoin d'avoir ce qu'on appelle maintenant un organe, fondèrent le *Shield* et en confièrent la rédaction à M. Mackenzie qui passait dès lors pour un des libéraux les plus éminents de cette région. Après avoir rendu d'excellents services à la cause libérale, le *Shield* disparut pour faire place à l'*Observer* qui continua la lutte sous la même direction.

En 1861, il fut élu député de Lambton au Parlement des Canadas-Unis, vice son frère, M. Hope Mackenzie, démissionnaire.

Aux élections générales de 1882, il se présenta dans York-Est, comté qu'il a représenté jusqu'à sa mort. Après la confédération, M. Mackenzie représenta le comté de Lambton aux deux parlements, provincial et fédéral, jusqu'à l'abolition du double mandat, alors qu'il opta pour la Chambre des Communes, en même temps que l'hon. Edward Blake.

Peu de temps après, le gouvernement conservateur s'écroulait sous le poids du scandale du Pacifique, et M. Mackenzie était subitement appelé au pouvoir.

Opposé par principe à l'idée protectionniste, il refusa péremptoirement de transiger sur cette question, au grand regret de quelques-uns de ses partisans qui auraient préféré conserver le pouvoir au prix de quelques concessions aux idées que sir John A. Macdonald venait d'adopter en fait de politique fiscale.

Il préféra tomber en brave, enseignes flottantes et drapeau déployé. Il tomba tout d'une pièce, en gladiateur, ferme comme le granit de ses montagnes natalns.

Devenu chef de l'opposition, il continua à la diriger jusqu'au 27 avril 1880, alors qu'il annonça à la Chambre qu'il abandonnait la direction de son parti. Sa santé était depuis longtemps chancelante.

Miné par la maladie, luttant contre le mal, il est resté sur la brèche jusqu'au dernier moment, toujours sincère, toujours fidèle, toujours profondément dévoué aux intérêts de son pays et toujours esclave du devoir. C'est, du reste, le seul genre d'esclavage qu'il ait connu. Plût à Dieu qu'il fût possible d'en dire autant de la plupart de nos hommes publics.

En juin 1875, M. Mackenzie alla revoir son pays natal, et il fut reçu avec les honneurs dus à son mérite. Il fit aussi une visite à la reine au château de Windsor.

Encore un mort qui s'en va, mais ses vertus civiques et ses hautes qualités morales ont répandu autour de lui un parfum qui lui survit. Les hommes qui ont ainsi voué au bien toutes leurs énergies ne meurent pas tout entiers. La mémoire de M. Mackenzie vivra parmi celles de nos hommes vraiment grands.

Comme il convient, vu le caractère oublieux des mortels qui passent, de graver dans le bronze et le granit les motifs de cette survie, nous demandons, nous aussi, au nom de la Patrie, mère équitable pour tous ses enfants, comme le réclamait un journal conservateur, le *Monde*, de Montréal, au lendemain de la mort du grand homme, que Mackenzie ait sa statue sur les terrains publics du parlement d'Ottawa, à côté de celles de Macdonald et de Cartier.

Il a voulu comme eux le bien de son pays, comme eux il en a fait l'honneur.—J. ST.-E.

Quand un Français dit du mal de lui, ne le croyez pas, il se vante.—E. PAILLERON.

Ne laissez tomber dans l'oreille d'un confident que ce que vous voulez bien perdre.—VALTOUR.



VEUX INTÉRESSÉS

Au "Monde Illustré," à l'occasion de sa 19e année

L'enfant en qui du Beau semble briller la flamme,
Et qui subit gaiement l'âpre joug du labeur,
Un bon père l'envoie embelir sa jeune âme
Au collège, arsenal de l'esprit et du cœur.

Il va passer huit ans sur les bancs d'une classe,
De ses chers bienfaiteurs justifiant l'espoir
Il prévoit l'avenir, et dans l'ombre il amasse,
Aimable et doux fardeau, sa moisson de savoir.

Puis, quand vers le passé fuit la huitième année,
Le cœur gai, l'âme heureuse, il s'appête à partir.
Son devoir est rempli, sa tâche terminée,
Un champ plus glorieux à ses pas va s'offrir.

Lors, la timide voix de la reconnaissance
Lui dit tout bas : "Travaille à payer désormais
Les soins de tes parents par quelque récompense,"
Et son noble labeur a pour fruit le succès.

Pour le MONDE ILLUSTRÉ, de la huitième année
Le dernier jour a lui ; grâces à ses parents,
Il offre à chaque instant à la presse étonnée
Le spectacle d'un riche et vigoureux printemps.

Plusieurs de ses parrains ont besoin d'assistance.
La fatigue à présent est venue à son tour ;
Mais si, malgré le mal subiste leur constance,
Le MONDE paiera-t-il leur zèle de retour ?

Oh ! oui, nous pourrions voir, j'en nourris l'espérance,
Notre journal, toujours plus prospère et plus frais,
En écoutant la voix de la reconnaissance,
Voler, plus vif encor, de succès en succès.

COLLABO.

NOS GRAVURES

Pierre Loti, concurrent heureux parmi un grand nombre, vient de forcer les portes de l'Académie française. Ces jours passés, il a été intronisé, avec tout le fla-fla officiel que l'on sait. Malgré qu'il se soit déjà occupé de ce maître-écrivain, LE MONDE ILLUSTRÉ juge à propos de rééditer son portrait, au milieu des figures les plus typiques de ses romans.

Ce coin de paysage splendide est une annexe de Mattawa, dans la belle région de l'Ottawa supérieur. On y aperçoit l'église catholique, l'hôpital, le presbytère, les grands magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson et ceux de Murrays et Cie.

Il est de mode, par le temps qui court, de s'occuper un peu des anarchistes parisiens. LE MONDE ILLUSTRÉ illustre aujourd'hui l'arrestation de leur fameux chef, Ravachol, donnant son portrait et celui de Mathieu ; aussi des scènes et vues de leurs lugubres opérations.—J. ST.-E.

NOUVELLES A LA MAIN

Pensée d'un fumeur :
—C'est bien difficile de tomber sur une bonne pipe.

—Surtout sans la casser.

* *

Une épitaphe relevée dans un petit cimetière de village :

Ici repose
Eugène Dupont
Marchand de cochons
Regretté de tous les siens.

* *

Il est fortement question de faire comparaître la lune en police correctionnelle.

—Pourquoi ?

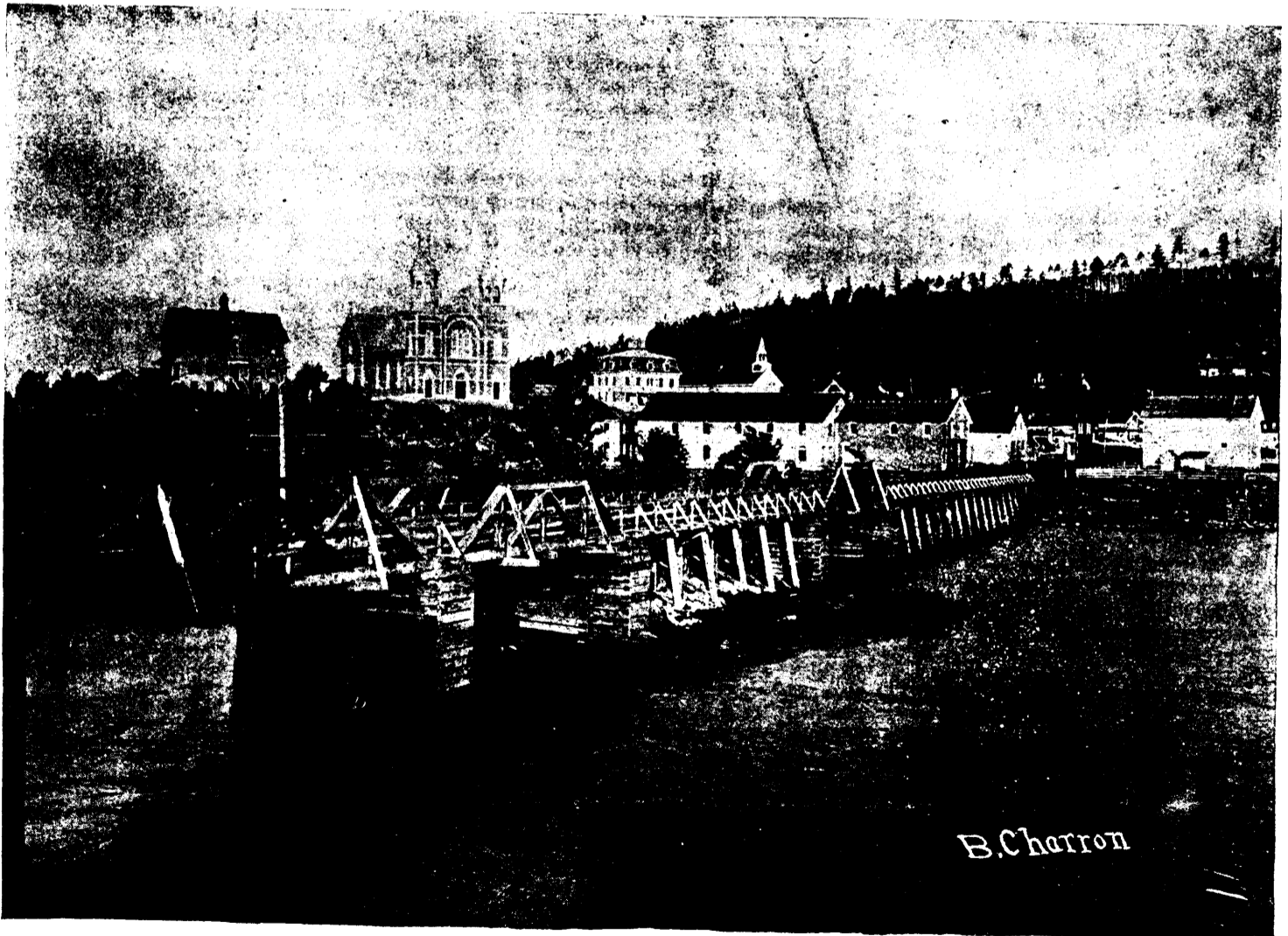
—Pour *vagabondage*, elle ne fait que changer de quartier.



LE DOCTEUR ROD. CHEVRIER
LITTÉRATEUR ET POÈTE



L'HON. ALEXANDER MACKENZIE
ANCIEN PREMIER MINISTRE DU CANADA, DÉCÉDÉ



A TRAVERS LE CANADA.—L'OTTAWA SUPÉRIEUR : LE VILLAGE DE ROSEMONT
Photographie B. Charron.—Photogravures Armstrong

AU DR CHEVRIER

(ACROSTICHE)

Cherches-tu l'idéal, poète, dans tes chants ?
 Hélas ! le doute affreux l'a banni de ce monde !
 Goïsme, lâchetés, voilà les penchants,
 Voilà ce que l'on voit en ce séjour immonde
 Remonter le courant, s'afficher en public.
 Illusion ! tu meurs, tu n'es plus dans les âmes !
 Espérance ? vain mot qu'on passe à l'alambic !
 Rien n'est plus respecté, même l'amour des femmes !

Ch. A. Gauvain

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

FORT KENT (MAINE), avril 1892.

Monsieur le Rédacteur,



L n'y a rien comme un grand criminel pour tout déclarer, une fois qu'il est entré sur le terrain des aveux. Manifestez un peu d'intérêt à son récit, et vous êtes sûr de tout savoir.

Pour moi, je me suis confessé d'avoir modifié tant soit peu une chanson patriotique, celle d'*Un Canadien errant* ; même l'on m'a donné l'absolution ; et, chose extraordinaire, je me suis entendu dire que ce n'était pas un crime, mais une bonne œuvre, dans mon cas ; et j'ai reçu des félicitations. En voilà plus qu'il n'en faut pour me décider. Et j'éprouve une certaine complaisance à faire maintenant l'aveu que j'ai plus d'un péché de cette sorte sur la conscience. Modifier des chansons, voire même des cantiques, ma foi ! j'ai tordu de ce pré beaucoup plus que la largeur de ma langue !

J'ai établi, dans mes précédentes correspondances, que c'est chose tout-à-fait ordinaire dans le monde, de voir les chansons populaires se modifier indéfiniment sous le souffle particulier de telle ou telle inspiration de temps, de lieux et de circonstances. Jusqu'ici, c'est un simple fait que l'on constate.

Or, on pourrait demander : Cette humeur formatrice du peuple est-elle, de soi, bonne ou mauvaise ? Doit-on l'encourager ou la combattre ? Faut-il y résister ou la subir ?

La première réponse qui me vient à l'esprit est que cette humeur, bonne ou mauvaise, a toujours existé, existera toujours, et que ce serait folie, peine perdue, que d'essayer à l'entraver. Je l'ai dit, c'est dans la nature du peuple, c'est son caractère et c'est son droit, et aucune puissance au monde n'y peut rien. Autant vaudrait vouloir arrêter l'eau de couler dans le fleuve Saint-Laurent.

Mais enfin, dira-t-on, si les esprits éclairés, au point de vue moral et philosophique, reconnaissent que cette manie est de mauvais aloi, on laissera les rimeurs de basse classe s'en donner à cœur joie dans la manipulation des chansons ; tandis que dans un monde plus élevé, plus noble et plus judicieux, on aura au moins la sagesse et la discrétion de s'abstenir.

Nous voilà au cœur même de la question. Eh ! bien, franchement, je crois qu'il est impossible de condamner en bloc toutes les transformations des chansons et des cantiques populaires. Ce serait poser en principe que jamais, de la part de n'importe quelle main, une modification ne peut être supérieure à l'original, ce qui est manifestement faux ; ou qu'il ne peut jamais se rencontrer de raisons, de circonstances assez fortes pour justifier un changement quelconque ; ce qui n'est pas moins contraire à l'évidence des faits.

Entendons-nous.

S'il est question de changements arbitraires et ridicules, où l'original est indignement sacrifié ou dans sa poésie, ou dans sa versification, ou dans son application morale ; oh ! alors, protestons de

toutes nos forces ; qu'il n'y ait qu'une voix et qu'un sentiment parmi tous les esprits supérieurs de la société : la voix et le sentiment de la réprobation. Ne trempions pas dans une aussi coupable erreur. Laissons cette sale besogne aux rimailleurs improvisés parmi le peuple.

Mais s'il est question de changements tout-à-fait judicieux, où l'original, sans rien perdre des grâces de sa poésie et de sa justesse de versification, y gagne dans son application morale ; de changements où l'original, défectueux dans la forme, se trouve réajusté suivant toutes les exigences de l'esprit, de la délicatesse et de la littérature ; de changements en un mot qui constituent un incontestable progrès ; alors il ne me semble pas que l'œuvre soit mauvaise, ou seulement d'un caractère équivoque. Je crois que c'est un champ d'action honorable, où les sages de la littérature peuvent se rencontrer, où les poètes même de haute catégorie peuvent encore trouver des lauriers à cueillir.

Ce qui fait que ma variante de la chanson *Un Canadien errant* a trouvé grâce devant le public, c'est que le style se maintenant à peu près au même diapason, l'application morale y gagne énormément sur l'original, en s'adressant à notre demi-million d'émigrés canadiens dans toutes les parties des Etats-Unis, pendant que l'original ne visait que les exilés politiques de 1837.

Aujourd'hui, je veux présenter un exemple du deuxième cas, celui d'un changement justifiable par l'amélioration de la forme littéraire. Je n'ai pas besoin d'aller loin pour cela ni de tâtonner. Je prends la chanson la plus populaire du Canada, notre chanson nationale et patriotique par excellence : *Vive la Canadienne*, que tout le monde connaît, qui résonne avec éclat dans les circonstances les plus solennelles et qui fait vibrer toutes les fibres de notre cœur.

Je vous arrête tout court. Etes-vous capable de me chanter tous les couplets de cette chanson ? Vous êtes interdit et vous dites : Non. Où est le Canadien qui me chantera tous les couplets ? Je ne crois pas qu'il y en ait un sur cent, et même un sur mille !

C'est étrange, me dites-vous, et pourtant c'est vrai. Alors, comment expliquer ce mystère ? L'explication n'est pas difficile. Ouvrez le recueil d'Ernest Gagnon : *Chansons populaires du Canada*, à la page six, et lisez toutes les stances de cette fameuse chanson. Vous verrez de suite que c'est un véritable fatras de platitudes et d'absurdités, sans poésie et sans style. Les bras nous tombent du corps, quand nous arrivons à la septième strophe :

Notre bonheur augmente
 Quand nous sommes tous soûls.

Hélas ! faut-il qu'une chanson qui commence si bien, — car le premier couplet est tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus entraînant, — dégénère en une chanson d'ivrognerie et de débauche ! On vous annonce un chant à l'honneur de la femme canadienne, et on nous donne un chant qui célèbre les vapeurs de l'ivresse ! *Desinit in piscem mulier formosa superne*.

Qu'est-ce qu'il y a donc de si populaire dans cette chanson ? C'est l'air, messieurs, c'est l'air ; c'est cette note altière et superbe, et à la fois douce et tendre, qui vous empoigne, qui vous captive, et qui rivalise si bien avec la musique nationale de n'importe quel peuple ! C'est l'air et non pas les mots : car les mots sont indignes de l'air, indignes de la Canadienne, indignes du pays ; les mots répugnent à la mémoire et au cœur, et il est aussi impossible de les chanter que de les apprendre. Ce serait une tâche bien ingrate, que je n'ai vu jusqu'à présent accomplie par personne ; et c'est un objet de grande surprise que M. Ernest Gagnon ait pu seulement sauver ces mots du naufrage et les consigner dans son livre. M. Gagnon ne mérite aucun blâme, assurément ; car il est en cela, un simple compilateur, et il a bien soin de nous avertir dans sa préface qu'il n'assume aucune responsabilité.

Eh ! bien, la chanson en l'honneur de la femme canadienne, vous croyiez qu'elle existait et elle n'existe pas. Elle est à faire, elle est à créer. Seul, le point de départ existe. Le thème est donné.

Vive la canadienne !
 Vole, mon cœur, vole !
 Vive la canadienne,
 Et ses jolis yeux doux !
 Et ses jolis yeux doux,
 Tout doux !
 Et ses jolis yeux doux !

C'est magnifique. C'est une inspiration de haute volée. Mais l'original ne va pas plus loin. Qui reprendra, ici, l'inspiration, et développera fièrement le thème promis ? Messieurs les poètes, voilà une belle tâche pour vous. A l'œuvre ! Que l'émulation vous aiguillonne et donnez-nous enfin une chanson patriotique dont les mots se prononcent avec gloire, une véritable chanson nationale, non seulement à l'honneur des yeux doux, mais de toutes les autres qualités de la femme canadienne française !

En attendant qu'elle vienne, cette chanson que tous les Canadiens aimeraient et dévoreraient par dessus tout, — et j'espère en effet qu'elle verra le jour, un jour, — permettez-moi, messieurs, de vous suggérer la modification suivante, à titre d'essai, qui pourrait être substituée temporairement à l'ancien texte, jusqu'à l'apparition de la romance dans sa forme définitive.

Quand vous aurez lu mon essai, et l'aurez confronté avec l'ancien texte dans le Répertoire de M. Ernest Gagnon, vous ne serez certainement pas convaincu de l'excellence de mon élucubration et de ses droits à l'immortalité ; car ce n'est pas cela que je demande ; et nul plus que moi n'a conscience du peu de mérite de mon œuvre ; mais j'espère que vous serez convaincu qu'il y a possibilité d'apporter, honnêtement et honorablement, aux vieilles chansons populaires des modifications opportunes qui constituent un double progrès littéraire et moral, et qui, à ce point de vue, méritent au moins l'indulgence du public.

Voilà toute mon ambition, y compris, bien entendu, le désir de voir un de nos poètes combler au plus tôt cette lacune que je signale. En effet, ce serait peu galant de leur part s'ils laissaient à un prêtre le soin de chanter les charmes de la femme canadienne. C'est une anomalie un peu saugrenue. J'ai composé ces couplets au point de vue philosophique et littéraire, non au point de vue sentimental. On conçoit qu'un homme du monde, aiguillonné par le sentiment, ferait une œuvre plus naturelle et plus méritoire. Les dames en seraient infiniment plus flattées. J'ai peur que les dames ne mettent en suspicion la sincérité des louanges écrites en leur faveur par la plume d'un prêtre. Je suis pourtant sincère. J'ai mis, il est vrai, un peu de comique dans ma chanson ; mais je l'ai fait avec toute la délicatesse possible, dans le seul but de rendre la romance un peu plus attrayante.

Au reste, je n'ai guère besoin de faire mon apologie. On devra me faire grâce, car

Je ne suis pas poète,
 Je ne suis pas prophète,
 Ne suis pas écrivain :
 Hélas ! je ne suis rien.
 Pas même académicien.

Si quelqu'un la trouve un peu longue, je ferai observer que cette longueur n'est qu'apparente ; car les vers sont si courts et les couplets ne sont que de deux lignes ! Réduits en alexandrins et en stances ordinaires de quatre lignes, mes cent petits vers ne formeraient que douze couplets et demie ! D'ailleurs, on ne chante que ce qu'on veut chanter. Une chanson doit pouvoir se lire comme un poème. Peut-être me fera-t-on la faveur de regarder celle-ci comme un petit poème, en cinq parties égales, de dix stances chacune.

Et ma chanson, je vous la donne, comme j'ai dit, en attendant une meilleure.

LA CANADIENNE

Vive la Canadienne
 Et ses jolis yeux doux !

Comme une magicienne,
 Elle nous charme tous.

Nous l'aimons à l'extrême,
 Avec ou sans b joux.

Elle est reine suprême,
 Et nous rend tous jaloux.

On pourrait même dire :
Qu'elle nous rend tous fous !

Son gracieux sourire
Est fin dans tous les goûts.

Sa belle tête brille
De cheveux noirs ou roux.

Sa prunelle scintille
Comme yeux de coucou.

Que de fois on lui lance
Des regards de filous !

Mais sa noble innocence
Arrête les Zoulous !

Elle est, par sa tendresse,
Bien au-dessus de nous.

Et pour la gentillesse,
Nous avons le dessous.

Enfant, elle raffole
De beaux petits matous ;

Et plus tard se console,
En aimant les toutous !

On la mène en carrosse,
Avec des souliers mous.

Et le soir, à la noce,
Elle danse avec vous.

Elle vire et viraille
Comme l'eau d'un remous.

Sa robe, juste à taille,
En fait mille frous-frous !

Plus vive et plus légère
Que tous les caribous ;

Dans l'ombre, sans lumière,
Voit mieux que les hiboux !

Avec notre chérie,
Le monde est sans dégoûts ;

Et dans sa compagnie
La peine a ses dégoûts.

L'Arabe est bien moins belle
Dans son riche burnous !

On ne voit rien comme elle,
Même chez les Hindous !

Elle nous fait sans peine
Courir les loups-garous :

Son amour nous entraîne
A tous les rendez-vous.

On brave, pour lui plaire,
Les plus grands casse-cous :

L'ouragan, le tonnerre,
Les averses de clous !

Après tous vos voyages,
Fût-ce chez les Papous ;

Rendez-lui vos hommages,
Et vous serez absous !

Quand elle se marie,
Elle nargue les loups !

Par son économie,
Elle joint les deux bouts.

Elle porte sans honte
Des robes de cent sous ;

Et si quelqu'un l'affronte
On voit pleuvoir les coups !

Elle fait à merveille
La bonne soupe aux choux ;

Et sa bouche vermeille
Désarme le courroux !

Vous adorez ses tartes
Et tous ses fins ragôts.

Vous la voyez aux cartes,
Les mains pleines d'atouts !

Elle fait à l'aiguille,
Nos habits, nos surtouts :

Sa main fine et gentille
A des doigts de bambous !

Que d'enfants elle donne
A son joyeux époux !

La famille foisonne
De petits manitous !

Aux bambins qui s'amuse,
Maman fait des joujous.

Si les culottes s'usent,
Elle en bouche les trous.

Maligne sans pareille
Pour tous les marabouts ;

Elle hait la bouteille
Et tous les hommes soûls.

Jusqu'à l'heure dernière,
Son cœur est sous verroux !

Ce n'est qu'au cimetière
Que ses vœux sont dissous !

Allons couvrir sa tombe
De fleurs et de cailloux !

Que notre pleur y tombe !
Mettons-nous à genoux !

J. D. Burque, Poète

NOTES & FAITS



Un concours original

Un journal russe vient d'ouvrir un concours original sur ce point : définir ce que sont pour l'homme : la femme, l'eau-de-vie et le jeu, choses qui tiennent le plus de place dans la vie d'un Russe.

Tous les savants et hommes de lettres ont donné une appréciation. La plus curieuse, sans contredit, est celle attribuée à Tolstoï, l'auteur de la *Sonate à Kreutzer* :

D'après lui, " la femme est un caprice de la nature, il est plus facile d'avaler un verre de vitriol et de manger, par-dessus, un morceau de fer rouge que de maîtriser ce caprice."

* * * *

Une nouvelle industrie

Les méthodistes sont de nouveau en émoi. Le pasteur d'une église, dont nous tairons le nom, a été pris en flagrant délit de plagiat par plusieurs de ses paroissiens, à qui il avait servi un sermon qu'ils avaient entendu textuellement ailleurs, quelques jours auparavant. Indignation des membres de la congrégation. Après enquête, il a été établi qu'un certain clergyman fabriquait des sermons, adaptés à toutes les circonstances et solennités religieuses, qu'il vendait au plus juste prix, en honnête commerçant.

Le malheur, c'est qu'il s'est trouvé avoir deux acheteurs du même sermon dans la même localité. C'est ainsi que la mèche a été éventée. O fortune, voilà bien de tes coups !

Ces pauvres ministres n'ont pas de chance, décidément ; depuis quelque temps, ils sont entrés dans la série noire.

* * * *

Le castor

D'après un vieux chasseur, le castor cet animal qui figure sur le blason canadien, ne peut pas être pris dans une trappe ; lorsqu'un tel engin est tendu près de la petite digue construite par ces êtres intelligents, les castors s'organisent, détruisent le piège et se servent des débris pour raccommoder leurs domiciles ; quelquefois même, ils remplissent de boue et de bâtons la trappe, et le chasseur se trouve désappointé.

Un idée générale est que le castor se sert de sa queue plate comme d'une truelle pour bâtir son domicile ; c'est une erreur. Il se sert de ses pattes de devant pour transporter la terre et l'herbe servant de fondation aux arbres qu'il a coupés.

Sa nourriture consiste principalement de l'écorce du saule et du cottonwood, qu'il coupe en lanières d'environ quatre pieds de long, et qu'il enterre dans le fond de la rivière, pour réserve, en cas de besoin. Il s'attaque, quelquefois aussi, au frêne blanc. Un castor devient facilement un animal domestique, docile, doux, et intelligent. Il

n'a aucune peur des chiens ; ses dents pointues comme des aiguilles sont mises en bon service, lorsque l'occasion se présente.

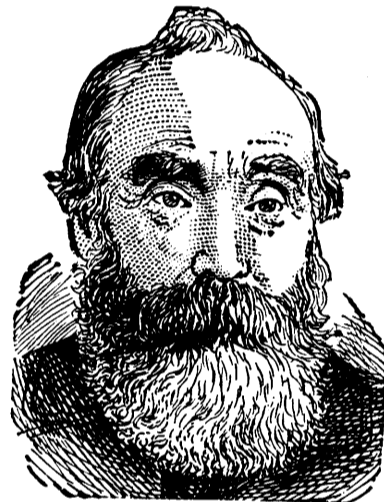
Malheureusement, la race de ces animaux si intelligents, tend à disparaître, par la chasse sans bornes que leur font certains individus. C'est à déplorer ; une loi devrait être passée, dans le Canada, défendant la destruction des castors pendant une période d'au moins 10 ans.

* * * *

Anniversaires de mariages

Nous croyons faire plaisir à nos aimables lectrices en publiant le tableau suivant des symboles des anniversaires de mariage. Nous leur conseillons de le couper et de le conserver soigneusement pour y référer à l'occasion.

1er anniversaire	Le fer.
2e	Le papier.
5e	Le bois.
10e	Le fer blanc.
15e	Le cristal.
20e	La porcelaine.
25e	L'argent.
30e	Le coton.
35e	La toile.
40e	La laine.
45e	La soie.
50e	L'or.
60e	Le diamant.



John Aikens

DE STE-MARIE, ONT

Qui souffrait beaucoup de

DYSPEPSIE

Parfaitement guéri par la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Les meilleurs toniques pour l'estomac que connaisse la science médicale sont si heureusement combinés dans la Sarsepareille de Hood qu'elle guérit l'indigestion, la dyspepsie sous leurs formes les plus malicieuses, alors que d'autres médicaments sont sans succès. En beaucoup de cas la Sarsepareille de Hood semble douée d'une touche magique, tant le soulagement est rapide et bienfaisant. Lisez l'écrit ci-dessous d'un citoyen âgé et respecté de Ste-Marie, Ont. :

" Je suis heureux de rendre ce témoignage de ce qu'a fait pour moi la Sarsepareille de Hood. Je souffrais beaucoup de dyspepsie. Je me servais de remèdes

DEPUIS 25 ANS

et jamais je n'avais rien trouvé qui me fit autant de bien que la Sarsepareille de Hood. Tout symptôme de dyspepsie a complètement disparu et je sens que ne puis pas estimer trop haut cette médecine. Je

MANGE MIEUX ET DORS MIEUX

et me sens plus vigoureux que depuis bien des années. J'ai pris six bouteilles de Sarsepareille de Hood, achetées de M. Sanderson, pharmacien." JOHN AIKENS.

ENDOSSEMENT CORDIAL

De M. Sanderson, le pharmacien.

" Je connais M. Aikens pour un parfait honnête homme, sans arrière-pensée, et il me fait bien plaisir de certifier la vérité du témoignage qu'il donne ci-dessus." F. G. SANDERSON, Pharmacien, rue Queen, Ste-Marie, Ont.

Les PILULES DE HOOD guérissent toutes les maladies du foie, la bile, la jaunisse, l'indigestion et le mal de tête.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT

CHOSSES ET AUTRES

—Les dépenses de l'Exposition de Chicago s'élèveront à \$22,000,000.

—Il y a en Norvège une église en pâte de papier ; il paraît qu'elle est très solide.

—L'Autriche a une population de 28,895,424 âmes. Sur ce nombre, il y a 18,814, 012 catholiques.

—Un Polonais catholique n'a pas le droit de posséder des immeubles en Russie.

—A Paris, il y a 1013 pharmacies pour une population de 2,450,000 habitants, soit une pharmacie pour 2,400 personnes.

—Il y a 144 espèces d'insectes qui s'attachent à détruire la plante du tabac. Pour bien faire il en faudrait 144,000,000.

—Le Saint Père a prêté aux organisateurs de l'exposition de Chicago la première carte du Nouveau-Monde, commencée en 1494 et achevée en 1529.

Mme G. M. Young, 1, rue Sully, Grove St., Liverpool, Ang., écrit qu'un flacon d'huile St-Jacob l'a guérie d'un lumbago, alors qu'elle n'espérait plus jamais être mieux.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à C Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.
LIBRAIRIE NOUVELLE
TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAMEs.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.



Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant,

81, St-Jacques Montréal, Canada

"German Syrup"

Pour la Toux et le Rhume

John F. Jones, Elom, Tex., écrit : Je me suis servi du Sirop Allemand pendant les six dernières années pour les maux de gorge, la toux, le catarrhe, douleurs dans l'estomac et les poumons, et je certifie, à ceux qui ont besoin de remèdes pour des maladies semblables, que le Sirop Allemand est le meilleur.

B. W. Baldwin, de Carnesville, Tenn., écrit :

Je me suis servi de votre Sirop Allemand pour ma famille, et je suis certain que c'est le meilleur remède que j'aie jamais essayé pour la toux et le catarrhe. Je le recommande à tous ceux qui souffrent de ces maladies, comme le meilleur remède possible.

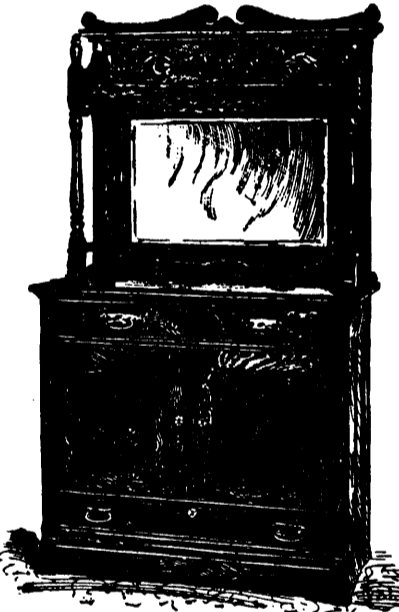
B. Schma'hausen, pharmacien de Charleston, Ill., écrit :

Après avoir essayé un tas de remèdes que j'avais sur mes tablettes, pour le catarrhe, sans en tirer de soulagement, j'ai essayé votre Sirop Allemand. Ce remède me soulagea immédiatement et me guérit pour toujours.

G. G. GREEN, Seul Fabricant, Woodbury, New Jersey, U. S. A., et Toronto, Canada. [5]

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgriement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



LE GRAND TIRAGE DE LA LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Jun et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Cour Supérieure de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Young

J. A. Emly

Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentées à nos caisses

E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 10 MAI 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

500 PRIX DE \$100 sont.....	50,000
500 PRIX DE 100 sont.....	50,000

\$,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5 ; Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous paierons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyé nos correspondants. Adresses :

PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Supérieure des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier Janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

Le Fait

Que la Salsepareille d'AYER A GUÉRI D'AUTRES PERSONNES de Maladies Scrofuleuses, d'Éruptions, de Furoncles, d'Eczéma, des Maladies de Foie et des Reins, de la Dyspepsie, du Rhumatisme, et du Catarrhe devrait être une preuve convaincante que le même cours de traitement VOUS GUÉRIRA. Tout ce qui a été dit des merveilleuses guérisons effectuées par l'usage de la

Salsepareille d'AYER

pendant les 50 dernières années, véritablement peut s'appliquer de nos jours. Elle est, sous tous les rapports, La Médecine Supérieure. Les propriétés curatives, la force, le goût en sont toujours les mêmes; et pour n'importe quelles maladies du sang que la Salsepareille d'AYER soit prise, les susdites maladies cèdent à ce traitement. Quand vous demandez pour de la

Salsepareille d'AYER

ne vous laissez point persuader d'en acheter n'importe quelles autres sans valeur, lesquelles sont, pour la plupart, des mélanges d'ingrédients bon marché, ne contenant point de salsepareille, n'ont aucun type uniforme d'apparence, de goût ou d'effet, ne sont dépuratifs du sang que de nom seulement, et vous sont offertes parce qu'il y a plus de profit en les vendant. Prenez

La Salsepareille d'AYER.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. E. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont
transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PRÉFONTAINE,
ARCHITECTE
Successeur de feu Victor Bourgeon
15, Place d'Armes, Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

DRES MATHIEU & BERNIER,
CHIRURGIENS-DENTISTES
Coin des rues
Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

MAISON BLANCHE
65, Rue St-Laurent

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Nouvelle importation venant d'être reçue.

—PRIX MODÉRÉS—

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

CONCOURS DE SOLUTIONS

Noms	Dernière mention.	Pro. No 6.	Total
Nap. Contant	11	—	—
J. E. L., M. D.	6	2	13
T. Brunet	2	8 et 2	16
E. Jacques	10	8 et 2	12
A. Ladouceur	14	2	12
A. Morin	10	2	16
J. L. Guy	12	2	12
J. A. Bleau	14	2	14
E. Emond	12	2	16
C. N. Parent	10	2	14
R. Philbert	6	2	12
Nap. Letang	6	2	10
		2	6

PRIX OFFERTS POUR NOTRE CONCOURS DE PROBLÈMES DE DAMES

CONCOURS DE PROBLÈMES

- 1er prix : Encyclopédie du Jeu de Dames, traité complet, par Poirson-Prugneau.
- 2e prix : Abonnement d'un an à la Presse (édition hebdomadaire).
- 3e prix : Traité du Jeu de Dames, par Grégoire.
- 4e prix : Théorie scientifique et pratique du Jeu de Dames à la Polonoise, par l'abbé Durand.
- 5e prix : Traité du Jeu de Dames, par Manoury.

CONCOURS DE SOLUTIONS

- 1er prix : Abonnement d'un an au Monde Illustré.
- 2e prix : Traité du Jeu de Dames, par Grégoire.
- 3e prix : Théorie scientifique et pratique du Jeu de Dames à la Polonoise, par l'abbé Durand.
- 4e prix : Traité du Jeu de Dames, par Manoury.
- 5e prix : 100 diagrammes pour problèmes (grand format).

No 38.

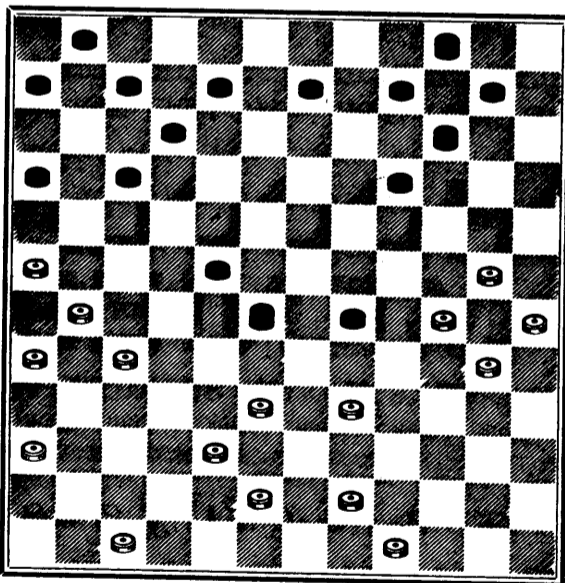
PROBLÈME DE DAMES

A cause d'une erreur dans le problème de dames No 38, portant la devise "Modestia," nous le publions de nouveau cette semaine.

CONCOURS DE PROBLÈMES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 8.—DEVISE : "Modestia."

Noirs—16 pièces



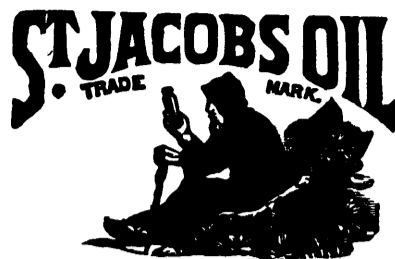
Blancs—16 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME DE DAMES NO 36 SOLUTION DU PROBLÈME D'ÉCHECS NO 34
No 6 du concours

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
71 à 64	29 à 53	1 D 7 C	1 Ad libitum
64 à 59	53 à 64	2 Mat selon le coup des Noirs.	
59 à 33	27 à 38		
34 à 27	21 à 36		
51 à 45	38 à 40		
56 à 50	43 à 45		
25 à 20	13 à 26		
72 à 66 gagne.			

Solution juste du problème de Dames No 36 par Nap. Brochu, Lévis.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.



DES CHARS

Pour Touristes, Directs

Feront le service pendant

MAI - ET - JUIN

POUR LA

COTE du PACIFIQUE

—DE—

Montréal à Vancouver

Laisant la gare Dalhousie à 8.40 hrs p.m.

CHAQUE MERCREDI.

— DE —

MONTREAL A ST-PAUL

Laisant la gare Windsor à 11.45 hrs a.m.

CHAQUE SAMEDI

Une spéciale attention sera donnée aux applications reçues par un agent du Pacifique Canadien.

BUREAU des BILLETS à Montréal
266, RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

LA MACHINE A TRICOTER
A UNE PIASTRE

Demandez-la à votre agent de machine: à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00.
S'adresse: à CREENMAL BRCS
Manuf., Georgetown, Ont.

J. N. LAPRES
PHOTOGRAPHE
208, ST-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. Portraits de tous genres et au prix courant Téléphone Bell 7283.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Assistez à notre
GRANDE VENTE
DU
PRINTEMPS '92
—
\$400,000

Quatre cent mille dollars de
Marchandises nouvelles et
de goût offertes

— AU —
Public Fashionable

JOHN MURPHY & CIE
Bois des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne popula-
laire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHI-
CAGO** et autres villes dans les Etats de
l'Ouest, elle offre des avantages uniques ;
étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration.
Donnant correspondances directes pour tous
chemins de fer américains. Seule route don-
nant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la
Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-
vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal
où à notre représentant

Pour billets et autres informations s'adres-
ser à l'un quelconque des agents de la Cie.
Wm. EDGAR, L. J. SEANGEANT,
Ag. gén. des Pas. Dirco, Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Mala-
dies de la peau sont aujourd'hui d'un usage
général. Des cas nombreux de démangeai-
sons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés in-
curables, ont été radicalement guéris par
l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savons No 8—Contre les taches de rousse et
le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon
de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Expédiés par la poste sur réception
du prix, (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

C. ROBILVARD, 27, rue St-André.—Seul
embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente chez tous les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros
et en détail à la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal.

HAUT TEMOIGNAGE, Eau Minérale St-Leon

MESSEURS,
Je prends plaisir de déclarer que depuis
que je suis à Québec j'ai fait usage de l'Eau
Minérale de St-Léon, avec beaucoup d'effica-
cité, pour les douleurs rhumatismales et
l'indigestion, dont il m'est arrivé de souf-
frir depuis plusieurs années. J'ai aussi fait
usage de plusieurs autres sortes de médica-
ments mais sans obtenir de résultat. Je
continue encore l'usage de votre eau renom-
mée que je recommande beaucoup à ceux
qui auraient à souffrir des mêmes maladies.

THEODORE W. DOWNS
Consul des Etats-Unis, Québec.

o — CLIENTS — o



Johnston's Fluid Beef

Ils l'admirent !

J. R. Bourdeau

97—RUE SAINT-LAURENT—97

Importateur des célèbres chapeaux :

Lincoln Bennett, Wilkinson, Carrington, Marshland, Christie, Woodhams,
Sutton et Torkington.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1 550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUTH & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre

**CHOCOLAT
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL. c

Survivre à ce qu'il y a de Mieux

Est ce qui est arrivé et ce qui donne la
Prééminence à la

LESSIVE PHENIX

Vous savez ce dont nous voulons parler sans doute

L'Angleterre et la France ne peuvent pas s'en passer. Le Canada s'aperçoit tous
les jours que rien ne peut y suppléer.

C'EST UNE POUDRE A LAVER

Du plus bas prix possible, de qualité supérieure à toute autre pour le lavage et le
nettoyage. Jamais le public n'a eu rien d'équivalent. Cette poudre ne coûte que
quelques centimes et elle fera épargner bien des dollars et bien du temps à ceux qui en
feront usage. Par son emploi, il n'y a pas lieu au long travail et à l'usure des vête-
ments et les servantes resteront chez-vous.

CETTE POUDRE EST VENDUE PAR TOUS LES EPICIERS

**DOMINION
PIANOS.**

Pas d'agents. Veuillez vous adresser direc-
toment au magasin. V site et cor-
respondance sollicitées.

L. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Pianos
Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et
des Orgues Koliennes, Peloubet et
Dominion.

A1. Un Article Parfait

**COOK'S FRIEND
BAKING POWDER.**

La qualité la plus pure de Crème de Tar-
te ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à
double cristallisation est employé pour la
préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les fa-
milles depuis au-delà de 30 ans et est main-
tenant (si possible), meilleur que jamais.

Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation d'huileuse et rafraîchis-
sante. Elle entre lent le scalpe en bon e-
santé empêche les peaux mortes et excite la
pousse. Excellent article de toilette pour la
chevelure. Indispensable pour les familles.
25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

PRENEZ LE
REMEDE du DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRAN-
ÇAIS contre la DYSPÉPSIE,
les AFFECTIONS BILIEUSES, la
CONSTIPATION et toutes les mala-
dies de l'ESTOMAC, du FOIE et des
INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : \$1.00

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour
guérir le Rhume de Cerveau dans toutes
ses phases.

**SOULAGE, NETTOIE,
GUÉRIT.**

Soulage à l'instant. Guérit pour
toujours, Infaillible.

Plusieurs redoutables maladies sont sim-
plement des symptômes du Catarrhe, tel
que : Mal de tête, surdité partielle, perte
de l'odorat, mauvaise haleine, crachats
glabres, nausées, sensation de débilité,
etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes
ou d'autres semblables, c'est que vous avez
le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de
temps pour vous procurer une bouteille
de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps,
un rhume de Cerveau négligé résulte en
un Catarrhe, suivi consommation et de mort.
Le BAUME NASAL est en vente chez
tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de
poste payé sur réception du prix (50cts.
ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

NE
FAILLIT
JAMAIS
GUÉRIT
RHUME
DE
CERVEAU
ET